

Quand donc finira le XIX^e siècle ?

Par Mario Pelletier

(Le Devoir, 1^{er} septembre 1984)

Le 19^e siècle à travers les âges, par Philippe Muray, Éditions Denoël, 1984, 686 p.

Voici un livre important. Important et scandaleux, parce qu'il remet en question bien des tabous et des idoles de notre temps et parce qu'il propose une vision nouvelle, non seulement du XIX^e siècle mais aussi du XX^e. Car celui-ci ne ferait que prolonger celui-là, la « dix-neuvièmité » n'ayant jamais cessé de sévir sous la double face de Janus du socialisme et de l'occultisme. C'est là la thèse de Philippe Muray et il l'étaye à coups de marteau et de hache, avec une vigueur de polémiste.

Muray situe le début du XIX^e siècle en 1786, le 7 avril 1786 plus précisément. Que se passe-t-il ce jour-là ? Un déménagement de cimetière, à Paris. Le cimetière des Saints-Innocents transféré aux Catacombes. Pour mettre fin à la promiscuité avec la pourriture. Mesure d'hygiène publique. Début d'un culte des morts, que la Révolution quelques années plus tard viendra officialiser avec ses autels et ses panthéons. C'est aussi, selon l'auteur, le commencement d'un nouvel idéal égalitaire, qui trouvera ses assises profondes dans l'occultisme. Et c'est ainsi que socialisme et occultisme marcheront de pair, comme les deux faces (jamais avouées) d'une même réalité, les deux membres d'une sainte-alliance anticatholique.

On pourra reprocher à l'auteur de manquer de rigueur parfois, de se laisser aller à un certain délire verbal. Car sa méthode favorite est l'association d'idées. Ou les idées suggérées par les mots. Et c'est ainsi que d'associations en associations, lancé sur la vague du calembour et de la contrepèterie, l'auteur se livre à un surf verbal effréné, qui fait rebondir la pensée, vous tient sans cesse en haleine. Mitraillé de flashes, on a l'impression d'être au bord d'une révélation étonnante, qui ne se produit jamais tout à fait. Ce ne sont que répétitions et entourloupettes autour de l'idée essentielle : le socialisme et l'occultisme ont toujours marché ensemble. Et c'est ainsi que par surabondance de salive l'auteur finit souvent par mouiller son pétard.

Il ne faut pas boudier son plaisir cependant car ce livre, à bien des endroits, est une véritable joie pour l'esprit, un régal critique rare alors qu'on passe en revue toutes les collusions de l'occulto-socialisme ou socialoccultisme, ou encore, en raccourci comme le suggère l'auteur : de l'oc-soc. On nous promène donc de Robespierre, à qui on avait fait accroire qu'il était le nouveau Messie et qui officiait un étrange culte dans les salons d'une certaine Mme Théot – une réchappée de la Bastille qui se prétendait la mère de Dieu – à Victor Hugo le mage de Jersey, le pape de l'âge du progrès, qui, entre deux séances de tables tournantes et une douzaine d'alexandrins véhéments contre Napoléon le Petit, se faisait photographier en train de parler avec Dieu, face à face (« bête comme l'Himalaya », selon le mot de Leconte de Lisle) ; en passant par Gérard de Nerval, qui s'affairait à chercher le fil de ses multiples réincarnations – mon nom est légion – et qui eut le malheur d'intituler un de ses contes *Les illuminés ou les précurseurs du socialisme* (un rapprochement qu'il ne fallait pas révéler), en 1852, trois ans avant qu'on ne le trouve pendu à une grille, un matin froid de janvier.

Voilà encore Auguste Comte, le père du positivisme, qui fonda un véritable culte du souvenir autour de sa maîtresse morte, Clotilde de Vaux. Il évoque son fantôme matin, midi et soir. Il lui dédie des livres, il impose son patronage céleste aux fidèles de son église positiviste. (Littré, écoeuré, s'en ira se consoler avec son Dictionnaire). Michelet, « celui qui a fait passer la nécromancie dans la discipline historienne. Quarante ans d'appel aux cadavres, de plain-chant dans la vallée de Josaphat... il a rapproché le travail de l'Histoire de la technique magique des tables tournantes. A sa voix tous sont remontés, les tyrans, les rois, les monstres. Jeanne d'Arc, Louis XV, Robespierre. Les dingues sanglants ou les saints. » George Sand, infirmière en chef des génies du siècle, qui, après avoir baisé à 17 ans le crâne déterré de son père, se fait dans *Spiridion* l'annonciatrice d'une religion du futur, syncrétiste et nécromantique comme il se doit. Zola, qui après avoir descendu le fil des fatalités biologiques avec ses *Rougon-Macquart*, entreprend la série (prèsque aussi

monumentale) de ses *Trois Villes* et de ses *Quatre Évangiles*, où partant du défroquage graduel d'un prêtre il pose les bases du réalisme socialiste.

Et d'autres encore, la plus grande partie de la littérature du XIX^e siècle, en réalité, tourne autour de ce pôle magnétique : culte de la nature et des morts, retour aux ancêtres celtiques, germaniques ou ariens, le sang, la race. Il suffira ensuite de quelques démagogues fanatiques pour aboyer tout cela aux masses, et les hécatombes du XX^e siècle vont commencer. On n'en est pas encore sorti.

Murray montre bien que les deux ennemis irréductibles de la dix-neuvièmité s'appellent christianisme et judaïsme. Parce que ces deux religions ont toujours considéré que l'homme n'est rien, ne vaut rien sans Dieu. Et ce mépris fondamental de la nature humaine est évidemment décrié comme la pire des hérésies par les idéologues du progrès. Eux qui à force d'élever l'homme sur les autels n'encensent plus que son cadavre.

Mais il y a un homme dans tout cela qui savait très bien ce qu'était la charogne et qui n'a cessé de dénoncer tous les croque-morts grandiloquents de son siècle : Baudelaire. Baudelaire qui croit encore au péché ; qui se fout de l'humanité et du progrès. Baudelaire allergique aux ectoplasmes et qui ne se laisse pas tourner la tête par les tables tournantes ; qui n'entre pas dans la sphère délirante des grands-prêtres de l'Humanité. Murray nous fournit là un éclairage majeur sur tout ce que le poète a écrit, de ses critiques d'art jusqu'à ses notes de journal. Il permet de comprendre aussi pourquoi Sartre s'est acharné à le rapetisser, comme il s'est acharné sur Flaubert, dont le *Bouvard* et *Pécuchet* retournait comme une vieille défroque toutes les utopies dix-neuviémistes.

Ce livre virulent a le grand mérite de secouer le cadavre d'un siècle qui n'en finit pas de peser sur nous. D'en desserrer les tentacules idéologiques. Il y aurait encore beaucoup à dire sur les prolongements du XIX^e, particulièrement ici au Québec, où sortant du Moyen Age il y a quelques décennies à peine, nous n'avons fait, de *Parti-Pris* aux *Herbes Rouges* (par exemple), que refaire les sentiers battus de la dix-neuvièmité. Pour retomber dans la même vacuité que le reste de la civilisation occidentale.

Mais sur le vide il pousse toujours quelque chose. Murray montre éloquemment, à la fin de son livre, que le nivellement dix-neuviémiste de Dieu, du Christ et des dogmes chrétiens en général a servi à la promotion d'un inquiétant personnage : Satan. De Hegel à Nietzsche en passant par Hugo, tout le XIX^e siècle pensant va travailler à un étrange retournement. On refait le procès de Satan, on le réhabilite en en faisant une sorte d'archange prométhéen, philanthrope. Le satanisme était lancé, avec tous les avatars qu'il n'a cessé de connaître en notre siècle, des charniers nazis au meurtre de Sharon Tate. Aujourd'hui Satan est punk ou new wave, il se contorsionne sous des musiques brutales. Il mène un bal furieux de monstres ressuscités, sous les coups de fouet des éclairages stroboscopiques. Les vidéoclips ont succédé aux in-folios pour perpétuer l'ère des spectres.

Car ce qui fait aujourd'hui baver les jeunes, la pointe ultime de la modernité, n'est au fond qu'une redite du XIX^e siècle. L'Histoire qui n'arrête pas de bégayer, de piétiner, de plus en plus vite, de plus en plus frénétiquement. En reprise et en accéléré. Danses de sosies, de clones, de robots. Images de plus en plus vidées, multipliées à des millions d'exemplaires par la télévision, par l'ordinateur, par le magnétoscope. D'aucuns diraient qu'on n'arrête pas le progrès... de l'idolâtrie.

Le livre de Murray servira au moins à en élucider les tenants et les aboutissants